

et de l'Université, il ne peut sortir que malheur pour la jeunesse. L'État et l'Université, en s'ingérant dans des fonctions sacrées, seront dévorés par le feu du ciel ; le feu du ciel, c'est la VÉRITÉ.

L'Université sent bien son infériorité en éducation, et c'est pour cela qu'elle ne peut consentir à la liberté ; elle sent que si, dépouillée de tout privilège, elle luttait avec ses seules forces contre le clergé de tous les cultes, le poids de l'éducation ferait aussitôt pencher la balance du côté de ses concurrents, et amènerait promptement sa ruine ; tandis que si elle avait la sagesse de renoncer à l'éducation et de se renfermer dans la science pure, elle n'aurait aucune concurrence à redouter et pourrait consentir à la liberté pleine et entière sans danger. Tant qu'elle reste sur un terrain étranger, elle est comme un intrus combattu et pourchassé de toute part ; rentrée dans son royaume, elle deviendrait reine et n'aurait plus que des hommages à recevoir.

Malheureusement on voit quelquefois les hommes s'attacher avec opiniâtreté à ce qui leur est le plus nuisible, et prétendre précisément à ce qui est en dehors de leurs facultés.

Le gouvernement et l'Université vont se récrier bien haut contre ces conclusions, car ils tiennent pardessus tout à ce qui ne les regarde pas. Croyez-vous, en effet, que ce qui inquiète si fort le gouvernement au sujet de l'enseignement libre, ce soit le grec, le latin et les sciences physiques ? s'il n'y avait que cela nous aurions la liberté depuis longtemps. Mais l'épée de Damoclès qui trouble son repos, c'est la morale et par conséquent le dogme dont elle émane. Quand je dis la morale, je dis surtout un point de la morale, car il n'est pas très exigeant sur le reste. Qu'enseigne-t-on, pense-t-il, à ces petits enfants ? leur apprend-t-on à m'aimer et à me respecter ? et comme on ne peut être juge d'un point de la morale sans l'être des autres, le gouvernement, afin de pouvoir s'assurer de ce point si important, voudrait s'établir